

CHRONIQUE DE L'UNIVERSITÉ

Le Parler français.— S. G. Mgr Baudrillart.— *Double deuil.*—
Géographie humaine.— *Une démission.*— *Dollard n'est pas mort.*— *Des centenaires.*— *Notre revue.*

Notre dernière livraison est tout entière consacrée au compte rendu des soirées littéraires et musicales données les 27 et 28 avril dernier à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire du *Parler français*. Ce fut un événement de haute portée et dont les répercussions se feront sentir pour longtemps. Il faut, coûte que coûte, un lendemain *pratique* à cette célébration. Car la langue française, et donc, notre entité ethnique et catholique, est toujours menacée. Maintenant que le programme linguistique est presque accompli,— la publication prochaine du glossaire en est la preuve,— il semble opportun et nécessaire de tourner davantage nos efforts du côté de la survivance de notre idiome. Dans l'article liminaire du numéro de mai le Directeur de la revue faisait quelques suggestions. Elles paraissent très actuelles, partant, tout à fait conformes à nos besoins présents.

Quoi qu'il en soit, la *Société* est en marche vers son cinquantième précédé d'un heureux passé que l'avenir doit avoir à cœur de se faire le garant. Les promoteurs de ce grand mouvement patriotique d'il y a vingt-cinq ans méritent que nous continuions leur beau geste de semeur dont nous pouvons voir dès maintenant toute l'ampleur et toute la fécondité. Noblesse oblige. Que les jeunes d'aujourd'hui se souviennent souvent du bel exemple à eux donné par les disparus que j'appellerais volontiers la *génération sacrifiée*. Car quelques-uns d'entre eux sont morts à la tâche, face à l'ennemi.

A ces fêtes du *Parler français* avait été tout spécialement invité un représentant de l'Académie française. C'est S. G. Monseigneur Alfred Baudrillart qui a été délégué à cet effet. L'éminent recteur de l'Institut Catholique de Paris s'est acquitté de son rôle avec tout le prestige et la délicatesse qui conviennent à un membre de l'illustre Compagnie. D'une amabilité continue et séduisante, Sa Grandeur, véritable apôtre, s'est prodiguée sans plus ici et là. Sermons, conférences, allocutions, entretiens intimes, tous les genres lui sont familiers. Aussi bien sa parole si apostolique et si surnaturelle a été des plus goûtées partout, partout aussi elle a produit d'excellents fruits.

Au cercle des femmes canadiennes, le vendredi, 6 mai, il a entretenu son nombreux auditoire de la *femme française d'après-guerre*. Logiquement il a dû parler du rôle non seulement religieux, social, voire encore, politique de celle-ci. Puis aussi du *vote des femmes* ! Question, je ne dirai pas des plus brûlantes chez nous, mais qui pique toujours au vif la curiosité d'un grand nombre. Cela s'explique et se comprend, puisque dans l'évolution fatale de toutes les choses d'ici-bas, les sociétés sont entraînées malgré elles. Et, à certains jours, nous sommes littéralement débordés par des problèmes qui ne se résolvent point par un trait de plume.

Or donc, Monseigneur Baudrillart a parlé du vote des femmes. Sa Grandeur s'est ouvertement déclarée pour cette réforme. Mais, il faut s'entendre, au pays de France ! Là, à cause de la situation religieuse, et étant donné que l'élément le plus sain se trouve parmi les femmes, le distingué conférencier a prétendu que la concession du droit de vote au sexe féminin est un des excellents moyens de remporter la victoire. A preuve, ceux qui s'opposent avec acharnement à cette mesure, ce sont les membres du Sénat, rendez-vous reconnu du plus étroit anticléricalisme. Mais Sa Grandeur refuse aux femmes l'accès aux charges publiques. Elle n'en voit pas l'opportunité. Et elle a eu soin d'ajouter qu'elle

n'avait point mission de donner une direction aux femmes canadiennes, n'étant pas suffisamment au courant de leurs conditions, lesquelles, du reste, diffèrent beaucoup de celles de leurs compagnes françaises.

Et c'est tout. Il fallait pourtant s'y attendre. . . puisque le lendemain une certaine presse prêtait à la causerie de Monseigneur Baudrillart un sens, lui donnait une interprétation auxquels il n'avait certes point songé. Puis les féministes à gros grain de se gaudir tant et plus ! Rappelons en passant qu'à Montréal il a tenu le même langage et a fait les mêmes réserves opportunes.

Nonobstant toute la compétence et toute l'autorité du conférencier, nous maintenons nos positions. Le *Canada français* a déjà eu occasion de dire quel était l'enseignement de l'Université Laval, dont il est l'organe, sur cette question du féminisme. Répétons à la suite du Cardinal Bégin et de S. G. Mgr P.-E. Roy, que les circonstances appelèrent à se prononcer sur ce problème, que nous ne voyons pas encore la nécessité, ni l'opportunité pour les femmes, *servatis servandis*, d'aller déposer leur bulletin de vote dans l'urne. Et pour parler avec franchise, nous comprenons difficilement que ce droit puisse leur être accordé sans l'accès aux charges publiques. Est-ce que vraiment celui-ci n'est pas la conséquence presque naturel de celui-là ? Question sans doute discutable et discutée. Tout de même, nous pouvons opiner pour l'affirmative. C'est ce que, d'ailleurs, a fort bien souligné un auditeur intelligent de la conférence au Château Frontenac, lequel s'est empressé de le dire à l'intéressé lui-même.

Ce qui précède n'est pas une *mise au point*. Je m'empresse de déclarer que la causerie de Mgr le recteur de Paris n'en a pas besoin. Seulement, pour empêcher certaines *oppositions* que l'on se plaît à exagérer ici et là, il fallait de toute nécessité donner leur sens vrai et leur véritable portée aux paroles prononcées par Mgr Baudrillart devant le cercle

des femmes canadiennes à Québec, le premier vendredi du mois de mai.

*

* *

Quelques jours auparavant, le lundi, 2 mai, décédait à l'Hôtel-Dieu de Québec, Monseigneur Cyrille-Alfred Marois, grand vicaire honoraire et doyen du Chapitre métropolitain. Sa vie, le regretté défunt l'a toute vécue à l'Archevêché de Québec d'où il est parti vers le mois de mars pour aller mourir à l'hôpital. Ce fut une belle existence sacerdotale, entièrement consacrée au service du diocèse, à l'administration duquel il avait activement collaboré durant trente ans.

De constitution plutôt faible, d'après les pronostics des médecins, Cyrille-Alfred Marois ne devait pas dépasser la quarantaine. . . Il est mort âgé de plus de soixante dix-sept ans, étant né le 27 mai 1849. Bel exemple d'un régime patient et vertueusement suivi. C'est là un des secrets de la vie féconde. Cette belle régularité toute sacerdotale qui prend son homme le matin et l'attache à sa besogne, quelle qu'elle soit, régularité constante qui a le culte des minutes, voilà ce qu'a pratiquée toute sa longue et belle existence Monseigneur Marois.

Dieu l'avait doué de talents administratifs dont il sut tirer partie dans les différentes circonstances de sa vie. Ses qualités d'organisateur étaient hors ligne. Et, pour s'en convaincre à nouveau, il suffit de rappeler les principales cérémonies religieuses dont Québec et sa cathédrale ont été le théâtre durant les dernières trente années. Et les rubriques, disons à sa louange qu'il en avait le culte, et très prononcé. Quelques-uns seront peut-être portés à dire que cela confinait au formalisme. Formalisme, tant que l'on voudra, avec le bon Dieu, et à l'autel surtout, on n'est jamais trop poli !

Bref, belle figure de prêtre, l'une des plus représentatives de l'ancienne génération. Et, pour finir, c'est notre devoir de dire que Mgr Marois fut toujours un ami et un abonné fidèle du *Canada français*. Certes, dans la balance de ses mérites, cela n'est pas d'un très grand poids, nous le voulons bien. Tout de même, cela est une preuve nouvelle de son zèle pour le progrès. Car c'en est une, et une excellente, que d'encourager les périodiques et les revues de chez nous.

Quelques jours après, le vendredi, 6 mai, le Séminaire de Rimouski perdait son vénéré supérieur en la personne de M. le chanoine Joseph Moreault. Lourde épreuve pour cette maison à qui le cher défunt pouvait encore rendre tant de services, n'ayant le jour de sa mort que quarante-sept ans, emporté par le terrible cancer d'estomac qui fait tant de ravages un peu partout.

M. le chanoine Moreault était, sans conteste, l'un des membres les plus en vue du clergé de Rimouski. Esprit fin, délié, distingué, il avait vite saisi le nœud d'un problème. En affaires, c'est le témoignage unanime des autorités les plus compétentes, il était assez difficile de trouver pareil. Et Dieu sait s'il eut maintes occasions de mettre à profit cet utile talent lors des constructions du Séminaire et de l'École d'agriculture ! Mais, il était avant tout un prêtre. Il l'a montré bel et bien durant sa crucifiante maladie. Car tout le temps il fut pour tous un modèle d'édification et de résignation sacerdotale. Quelle est belle la mort des justes !

M. le chanoine Moreault fut quelques mois élève du petit Séminaire de Québec dont il avait conservé un souvenir ineffaçable. Il fit tout son cours de théologie au Grand Séminaire de la même ville. Quatre années d'étude qu'il couronna par l'examen du doctorat en théologie. Arrêté en pleine activité, il a fait généreusement le sacrifice de sa vie. Sacrifice dont bénéficiera sans doute la maison dont il a été l'ornement et qui toujours pleurera son départ.

Double deuil pour l'Université Laval, ces deux morts successives. Chaque année, nécessairement, s'allonge la liste des disparus. De Mgr C.-A. Marois et de M. le chanoine J. Moreault, comme de tous les autres, elle gardera longtemps la précieuse mémoire, et à leurs deux familles respectives elle dit toute la large part qu'elle prend à leur affliction.

Le soir des funérailles de M. le Supérieur de Rimouski, M. Jean Bruhnes donnait sa première leçon de *géographie humaine* à l'Université Laval. Bonne aubaine que de pouvoir assister aux cours de ce maître réputé ! La science dont il est pratiquement le créateur touche de près à bien d'autres questions d'ordre philosophique, voire théologique. En effet, l'homme a eu une influence sur le sol que chaque jour il foule aux pieds, et réciproquement. Il va sans dire que les accidents de terrain ici et là expliquent beaucoup la vie économique et sociale des peuples. D'où, souvent en présence, et la nature et l'esprit. A qui revient la palme ? Aux deux, dirons-nous, et c'est, à notre humble avis, tout ce à quoi se ramènent les si intéressantes leçons de M. Bruhnes.

Vraiment, il faisait bon entendre ce professeur du Collège de France dire sans crainte et avec une rondeur tout empreinte d'une charmante bonhomie, que le déterminisme n'explique rien, parce qu'il veut trop expliquer. Et, d'autre part, le spiritualisme à outrance, synonyme de cet *angélisme*, dont parle quelque part Jacques Maritain, ne vaut guère mieux. Partant, la clé du problème, elle se trouve et dans la matière et dans l'esprit. Union des deux, la synthèse, comme l'a si depuis longtemps démontré la philosophie traditionnelle, la scolastique.

Et puis la note sincèrement chrétienne de ces cours est loin de nous déplaire. M. Jean Bruhnes n'a pas eu peur de prononcer le mot de surnaturel et de s'incliner devant la Providence. Ce faisant, il a donné une preuve nouvelle qu'entre la science vraie et la foi il ne saurait y avoir de

contradiction. Ce vieux cliché, si usé, c'est le dada des pseudo-savants en mal de notoriété. Sachons gré à l'Université Laval d'avoir invité à professer chez elle ce digne maître de la science française qui est très à l'aise pour mener de front une vie sincèrement catholique et scientifique à la fois. C'est, on ne peut mieux, damer le pion aux partisans de la méthode à compartiments !

*
* *

Méthode absolument ignorée dans notre enseignement, et parmi nos professeurs laïcs ! C'est bien tant mieux ! Car rien de plus dissolvant et de plus faux que ce procédé double, en deux parties qui s'opposent et jamais ne se rencontrent. Et Dieu merci se continue intacte parmi les jeunes la tradition d'un professorat tout imprégné de catholicisme, dont se firent toujours une gloire et un honneur les anciens. Au nombre de ces derniers nous comptons tout spécialement M. le docteur Edwin Turcot, professeur à la Faculté de médecine depuis quarante-cinq ans. Il vient de donner sa démission comme titulaire de la chaire de matière médicale et de membre du conseil universitaire. Celui-ci, en reconnaissance des nombreux et longs services rendus, l'a nommé professeur émérite.

M. le docteur Edwin Turcot appartient à l'ancienne génération, laquelle a fourni à la noble carrière médicale de vrais types de professionnels. Et sans vouloir faire aucune allusion, nous croyons pouvoir affirmer que ces véritables professionnels, ces médecins de famille, tendent malheureusement à devenir de plus en plus rares. Nous n'avons pas voix au chapitre pour donner la raison juste de ce fait qui crève les yeux ; toutefois, il semble que la *spécialisation à outrance* en est une des causes. Et n'est-il pas généralement admis que cette spécialisation menace de tuer la médecine générale ?

Qu'importe, laissons ces considérations pour dire que M. le docteur Edwin Turcot a honoré et honore encore sa profession. Ce distingué praticien s'est consacré avec un dévouement sans bornes, durant sa très longue carrière, aux soins des malades qui si nombreux viennent le consulter et profitent de sa science et de sa grande charité. L'Université reconnaît qu'il fut un de ses professeurs les plus estimés et les plus écoutés. Elle se rappellera aussi avec reconnaissance sa belle assiduité à assister aux séances du conseil universitaire. Et en lui décernant le titre honorable de professeur émérite elle consacre les titres authentiques d'une si belle vie à la gratitude de tous.

Rien, au vrai, de plus beau et de plus réconfortant que ces vies entièrement dépensées au bien de ses semblables. De ces nobles existences, l'histoire de notre université est remplie. En est pleine aussi toute l'histoire de notre pays. La fête de Dollard célébrée avec tant d'éclat et d'enthousiasme par les jeunes de chez nous un peu partout le rappelle très opportunément. Point n'est besoin de raconter ici le haut fait d'armes des héros de 1660. Toute notre jeunesse le sait depuis longtemps par cœur. Et ce qui est mieux, elle en saisit toutes les nécessaires leçons et est en train de les mettre plus que jamais en pratique. Et nous voulons souligner celle surtout que le Directeur de l'*Action Catholique*, M. le docteur Jules Dorion, met en relief, dans le numéro du mardi, 24 mai :

Au vrai, que rapporta à Dollard et à ses compagnons leur sacrifice ?

Rien, au sens où le monde entend le profit. Il n'y avait pas de bourse offerte à qui arrêterait les Iroquois. Il n'y avait même pas de presse pour porter au loin le récit de l'exploit, le célébrer, et assurer au moins aux héros la célébrité. Ces jeunes gens tous forts, tous en pleine possession de leurs moyens, tous pouvant légitimement espérer se tailler un avenir où le bonheur aurait sa large part, avaient froidement décidé de mourir pour les autres.

Et ils sont morts.

.....

Et ils sont morts.

Et rien ne leur est survenu, ni aux leurs, de ce que le monde entend par profit. Mais c'est pour cela que tout à coup, après plus de deux siècles d'oubli, ils sortent de leur tombe et grandissent, grandissent, parce qu'ils se sont sacrifiés.

Dans le monde les heureux et les grands paraissent ceux qui jouissent.

Mais le temps met les choses à leur place.

Dans le temps les jouisseurs sont les méprisés ou les oubliés. Ceux qui ont tout donné, et jusqu'à eux-mêmes, sont les seuls grands. Dollard et ses compagnons sont de ceux-là.

Heureux le pays qui a de tels exemples à offrir à sa jeunesse ; heureux surtout si sa jeunesse sait les comprendre.

On ne saurait dire mieux. Espérons que ces vérités auront un fidèle écho dans l'âme de nos jeunes gens. Non, *Dollard n'est pas mort !* Et la preuve, c'est ce réveil d'enthousiasme désintéressé et vrai qui se manifeste chez notre jeunesse, et surtout chez notre jeunesse étudiante.

*
* * *

Le sublime sacrifice de Dollard et de ses compagnons s'est accompli il y a près de trois siècles. Maintenant sorti de l'oubli, le héros verra sa gloire grandir d'année en année. Le culte du souvenir, nos jeunes ne sauraient trop le pratiquer. C'est dans ces hauts faits du passé, comme celui du Long-Sault, qu'ils puiseront l'énergie nécessaire pour soutenir les luttes présentes.

Et pour nous en tenir encore au passé, il convient de féliciter hautement la *Société des Poètes canadiens-français* pour la charmante soirée qu'elle a donnée, le lundi, 23 mai, en l'honneur du centenaire de Crémazie, avec le concours de la *Société des auteurs canadiens*, section française, et de celle des *Arts, Sciences et Lettres*. Comme l'a si bien dit à cette séance Mgr Camille Roy, Crémazie, à cause de l'œuvre

qu'il a laissée, œuvre qui chante sa belle âme si patriotique, mérite que nous ne l'oublions pas. Et M. Maurice Hébert, un de nos collaborateurs les plus assidus et les plus compétents, a présenté un excellent travail sur *Crémazie poète*. Nos lecteurs auront la bonne aubaine de lire bientôt cette pièce de notre critique littéraire.

Centenaire de nos grands hommes, centenaire de nos institutions, voilà un peu le bilan de la présente année académique qui touche à sa fin. Les lundi et mardi, 20 et 21 juin, le Collège Sainte-Anne de la Pocatière célébrera le centenaire de sa fondation. C'est une de nos institutions d'enseignement secondaire, affiliées à l'Université Laval, dont il n'est pas nécessaire de faire l'éloge. L'œuvre de Messire Painchaud, commencée péniblement en 1827, a grandi, grandi. Et aujourd'hui tous sont unanimes à en apprécier les immenses services rendus au pays et à la société. Les prêtres sortis de ce collège se comptent par centaines. On peut en dire autant des hommes de profession. Et tous gardent de leur *Alma Mater* cette affection intelligente qui se manifeste souvent d'une manière bien tangible. On en a eu une preuve convaincante et admirable lors de l'incendie du vieux collège. De tous les coins du pays les anciens élèves adressèrent leur témoignage de sympathie. Et au moment de la souscription ils se montrèrent d'une générosité admirable. Et il n'est que juste d'ajouter qu'à cette occasion non seulement les fils de Painchaud donnèrent à leur *Alma Mater* des témoignages d'une estime sans borne, mais encore tout le diocèse. Car on comprit alors plus que jamais toute la primordiale nécessité d'une maison comme celle que le feu venait de détruire aux trois quarts, et les signalés bienfaits dont elle avait comblé la race canadienne-française.

Aujourd'hui, le Collège de Sainte-Anne, certainement l'un des plus beaux et des mieux aménagés de la Province, entièrement à l'épreuve du feu, s'élève avec son magnifique dôme disant à ses sept mille anciens, à ses huit cents élèves

actuels, qu'il est encore très vivant, et toujours fidèle à la consigne à lui donnée par son immortel fondateur.

En ces jours bénis, on rappellera les souvenirs d'antan, on chantera les louanges des grands disparus, on prendra des résolutions pour l'avenir. A l'ombre du grand arbre qui étend au loin sa ramure, les anciens, dans l'intimité, se reposeront des fatigues de la vie quotidienne en prenant contact, quelques heures durant, avec la jeunesse d'aujourd'hui qui au baccalauréat et aux concours de chaque année leur font tant honneur.

L'Université Laval et le *Canada français*, son organe, prennent une large part à ces fêtes inoubliables. Et, en se réjouissant de tout le bien opéré par cette maison affiliée, les deux lui souhaitent encore longue vie et prospérité. Sainte-Anne a bien mérité de la patrie et de l'Église. On ne saurait jamais trop le dire. Ce collègue, comme tous les autres fondés au prix de généreux sacrifices, a été en ce Canada l'un des véritables bâtisseurs de notre nationalité. Honneur à lui, honneur à eux !

Il ne faudrait point aussi passer sous silence les solennités par lesquelles la Sacrée Congrégation de la Propagande a fêté le tricentenaire de sa fondation. A l'Université de la Propagande plusieurs des nôtres ont étudié, entre autres, Mgr L.-A. Paquet, V. G., doyen de la Faculté de Théologie, qui en est l'une des gloires les plus pures. Et puis mentionnons encore les cent ans d'existence de la belle paroisse de Saint-Pascal. On a profité de cette occasion pour célébrer en même temps les noces d'or sacerdotales de M. le chanoine Alph. Beaudet, ancien curé. A la grand'messe célébrée par le jubilaire, le vendredi, 27 mai, Mgr L.-A. Paquet, représentant de S. G. Mgr Rouleau, archevêque de Québec, a prononcé un remarquable sermon sur nos forces sociales qui sont la *paroisse*, le *curé* et l'*école*. La veille, fête de l'Ascension, le T. R. P. Langlois, provincial de l'Ordre des Frères Prêcheurs au Canada, avait, d'une façon très neuve, et très personnelle, parlé de l'*esprit paroissial*.

M. le chanoine Beaudet, fondateur de l'École Ménagère si renommée, est encore plein de vigueur malgré ses soixante-quinze ans bien comptés. Il a certes beaucoup mérité de l'Église et de son pays. C'est l'un des beaux type de prêtre canadien-français, homme de Dieu jusqu'à la moelle, patriote éclairé, prêt à tous les sacrifices pour les causes qui nous tiennent tant à cœur. L'Université Laval, représentée à ces fêtes par Mgr Frs Pelletier, vice-recteur, adresse à M. le chanoine Beaudet, son ancien élève qui, elle le sait, lui est extrêmement dévoué, l'hommage de son plus affectueux souvenir et de ses vœux les plus sincères.

Centenaires de chez nous fertiles en leçons dont il nous faut profiter. Au moins, de toutes ces célébrations sachons retirer un plus grand amour pour notre religion et un plus fier courage pour sa défense. Car, sans exagération, on peut bien dire que nos croyances sont plus que menacées. Une guerre sourde, mais habilement menée, est depuis longtemps commencée dans le but de nous *mettre à la page* !

Oui, nos centenaires, il faut en faire mémoire de préférence à tant d'autres. Et ce nous fut surprise bien douloureuse d'apprendre que tout dernièrement l'on voulût commémorer chez nous le centenaire de Berthelot, chimiste français. Nous ne voudrions diminuer en rien les mérites de ce savant. Personne n'oserait contester sa valeur et sa probité scientifiques ainsi que les inappréciables services rendus à l'humanité par ce philanthrope. Tout de même, il est notoire qu'il fût un athée et un incroyant des plus authentiques. Vraiment, est-ce un modèle à proposer aux nôtres ? On pourra peut-être faire la distinction entre la foi et la science. Or c'est précisément cette séparation qui est fautive et dangereuse. Nous nous évertuons à montrer dans notre enseignement l'union inséparable des deux, et nous irions ensuite proposer à l'exemple de notre jeunesse étudiante un savant qui se fait fi de la foi ! Méthode condamnable ! Il y en a assez, en France et partout, qui furent à la fois croyants

sincères et hommes de science, pour que nous soyons obligés d'aller chercher des modèles dans le camp opposé. Foin donc de cette manie dangereuse de professer une admiration béate pour tout ce qui n'est pas chrétien ! M. le chanoine Courchesne, dans *Nos humanités*, a bel et bien stigmatisé cet état d'esprit qui est malheureusement celui d'un trop grand nombre.

Et, aussi bien, nous nous faisons un devoir de féliciter l'honorable M. Chapais qui a eu le crâne courage de s'opposer à ce que la motion de célébrer le centenaire de Berthelot dans toutes les écoles de la Province fût adoptée par le Conseil de l'Instruction Publique. Le distingué professeur de l'Université Laval qui, à cette occasion, appuyé par l'honorable M. le juge Tellier, a parlé surtout au nom des évêques, s'est montré, comme toujours, un catholique sans peur et sans reproche.

*
* *

Avec la présente livraison, la dernière de cette année, le *Canada françois* compte neuf ans d'existence. Sans bruit, il continue sa besogne que nous croyons nécessaire. Nous le savons plus que d'autres notre périodique n'est pas très parfait. Pour lui nous caressons les plus beaux rêves, que nous espérons pouvoir réaliser petit à petit. Quoi qu'il en soit, il a de très fidèles abonnés qui ont la bienveillance de nous dire que cette publication fait une belle œuvre. Nous acceptons volontiers le compliment, parce qu'il est encourageant. Et Dieu sait comme nous avons besoin d'encouragement à certains jours !

Quant à Laval, l'humble chroniqueur mensuel, il dépose la plume pour deux longs mois. Au cours de la dernière année, il s'est permis de disserter *de omni re scibili*. Il paraît qu'on aime ses chroniques... Mais il se garde d'en dire davantage ! Et à ses patients et charitables lecteurs il adresse son plus cordial merci.

LAVAL.